

2

RÉPONSE
DE MR. DE VOLTAIRE
A MR. L'ABBÉ D'OLIVET.

&c.

R É P O N S E
DE MR. DE VOLTAIRE
A MR L'ABBÉ D'OLIVET,
sur la nouvelle édition de la Prosodie.

à Ferney, 5 Janvier 1767.

C Her Doyen de l'Académie,
Vous vîtes de plus heureux tems :
Des neuf sœurs la troupe endormie
Laisse reposer les talens :
Notre gloire est un peu flétrie.
Ramenez-nous sur vos vieux ans,
Et le bon goût & le bon sens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vîtes dans aucun
bon auteur de ce grand siècle de Louis XIV
le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois
pour signifier *envers*, *avec*, à l'égard ? Y en a-
t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de*
moi, au lieu d'*ingrat envers moi*. *Il se ména-*
geait

geait *vis-à-vis* ses rivaux, au lieu de dire avec ses rivaux. Il était fier *vis-à-vis* de ses supérieurs, pour fier avec ses supérieurs &c. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui est très-rarement juste & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour & le barreau, & la société; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites - moi si Racine a *persiflé* Boileau? si Bossuet a *persiflé* Pascal? & si l'un & l'autre ont *mistifié* La Fontaine en abusant quelquefois de sa simplicité? Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuse? On va jusqu'à imprimer que les Princes sont quelquefois *mal éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand Bossuet, Fénelon, Pélisson, voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagements, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on remplissait ses promesses, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne disaient point, j'ai suivi mes *erremens*, j'ai travaillé sur mes *erremens*.

Errement a été substitué par les Procureurs au mot *erres*, que le peuple employe au lieu d'*arrhes*: *arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée *Don Sanche d'Arragon*. Ce

Ce présent donc renferme un tissu de cheveux
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux;

Le peuple de Paris a changé *arrhes en erres*; des *erres* au coche: Donnez-moi des *erres*. De là *erremens*; & aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le Roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules, commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que Sa Majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, Monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le style se corrompt bien davantage: on prodigue les images, & les tours de la poésie, en physique; on parle d'anatomie en style empoulé; on se pique d'employer des expressions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude si importante, devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts?

(4)

Boileau , il est vrai , a dit après Horace :

Heureux , qui , dans ses vers , fait , d'une voix légère ,
Passer du grave au doux , du plaisant au fèvre.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de Thalie sur le visage de Melpomène , ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand , de ce qu'on peut envoyer de Paris en Province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce ; il pèse dans ses balances d'épicier , le mérite du Duc de Sully , & du grand Ministre Colbert ; & ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du Duc de Sully : il l'appelle *l'ami d'Henri IV* , & il s'agit de vendre des faucifions & des harangs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états ; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire , & tout fort de sa sphère.

Des hommes , même de beaucoup d'esprit , ont fait des livres ridicules , pour vouloir avoir trop d'esprit. Le Jésuite Castel , par exemple , dans sa mathématique universelle , veut prouver
que ,

(5)

que , si le globe de Saturne était emporté par une comète dans un autre système solaire , ce serait le dernier de ses fatellites , que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée , que la raison pour laquelle le fatellite le plus éloigné prendrait cette place , c'est que les Souverains éloignent d'eux , autant qu'ils le peuvent , leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante & convenable dans la bouche d'une femme , qui , pour faire taire des philosophes , imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain. Mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire , cela n'est pas tolérable.

Le déplacé , le faux , le gigantesque , semblent vouloir dominer aujourd'hui ; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple , noble , aisée , décente des Péliffons , des Fénelons , des Bossuets , des Massillons. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne fais quelles lettres , en parlant de l'angoisse & de la passion de JESUS-CHRIST , que si Socrate mourut en sage , JESUS-CHRIST mourut en Dieu ; comme s'il y avoit des Dieux accoutumés

(6)

tunés à la mort , comme si on savait comment ils meurent , comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de DIEU , enfin comme si c'était DIEU qui fût mort.

On descend d'un style violent & effrené au familier le plus bas & le plus dégoûtant ; on dit de la musique du célèbre Rameau l'honneur de notre siècle , qu'elle *ressemble à la course d'une oye grasse , & au galop d'une vache*. On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense ; *rem verba sequuntur* ; & à la honte de l'esprit humain , ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus , si je n'aimois pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue , tandis qu'on cherche à la deshonoré. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre traité de la prosodie , c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition , je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre , j'ose presque dire de l'inimitable Quinaut , le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles scènes de ses opéras , & l'un de ceux qui s'exprimerent
avec

(7)

avec le plus de pureté comme avec le plus de grace. Vous n'assurez point , comme tant d'autres , que Quinaut ne sçavait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire , Madame Denis & moi , à M. de Baufrant son neveu , que Quinaut sçavait assez de Latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original , & qu'il possédait encore mieux l'Italien. Ce fut un Ovide à la main qu'il composa ces vers harmonieux & sublimes de la première scène de Proserpine.

Les superbes géants armés contre les Dieux ;

Ne nous causent plus d'épouvante ,

Ils sont ensevelis sous la masse pesante

Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.

Nous avons vu tomber leur chef audacieux

Sous une montagne brulante.

Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux

Les restes enflammés de sa rage mourante.

Jupiter est victorieux ,

Et tout cede à l'effort de sa main foudroyante.

S'il n'avoit pas été rempli de la lecture du Tasse , il n'aurait pas fait son admirable opéra d'Armide. Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout ce qui n'est pas dans cette pièce air détaché , composé sur les canevas du musicien ,
doit

doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne font pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

On commence à favoir que Quinaut valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par les prix qu'il a remportés à notre Académie, & par une tragédie qui a mérité son grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de Quinaut & de Lulli :

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languissans la triste psalmodie
Que réchauffa Quinaut du feu de son génie.

Je ne suis pas entièrement de son avis. Le récitatif de Lulli me paraît très-bon, mais les scènes de Quinaut encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites que les étrangers ont peine à distinguer quand la consonne finale a besoin ou non, d'être accompagnée d'un e muet, & vous citez les vers du philosophe de Sans-fouci.

La nuit compagne du repos,
De son crêp couvrant la lumière,
Avait jetté sur ma paupière
Les plus létargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos e muets embarrassent quelquefois les étrangers;
le

le philosophe de Sans-fouci étoit très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à son insçu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuscrites, & qui, dans leur empressement de les imprimer, les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-fouci fait parfaitement notre langue. Un de nos plus illustres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force, *eodem animo scribit quo pugnat* : & je vous dirai en passant que l'honneur d'être encore dans ses bonnes grâces, & le plaisir de lire les pensées les plus profondes, exprimées d'un style énergique, font une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un Souverain, chargé de tout le détail d'un grand Royaume, écrive couramment & sans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de tems & de ratures.

M. l'Abbé de Dangeau en qualité de puriste, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire Française. Je ne puis toutefois convenir avec ce respectable académicien, qu'un musicien en chantant *la nuit est loin encore* prononce pour avoir plus de grâces, *la nuit est loing encore*. Le philosophe de Sans-fouci, qui est aussi

aussi grand musicien qu'écrivain supérieur, fera je crois de mon opinion.

Je suis fort aise qu'autrefois St. Gelais ait justifié le *crép* par son *Bucephal*. Puisqu'un aumônier de François I. retranche une *e* à *Bucephale*, pourquoi un Prince Royal de Prusse n'aurait-il pas retranché un *e* à *crépe*? Mais je suis un peu fâché que Melin de St. Gelais, en parlant au cheval de François I. lui ait dit,

Sans que tu fois un Bucephal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole est trop forte, & j'y aurais voulu plus de finesse.

Nous me critiquez, mon cher Doyen, avec autant de politesse que vous rendez de justice au singulier génie du philosophe de Sans-fouci. J'ai dit, il est vrai, dans le *Siècle de Louis XIV.* à l'article des musiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet, font un effet très-désagréable dans la musique lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi - eu*.

Arcabonne est forcée de dire :

Tout me parle de ce que j'*ai-me - eu*.

Médor

Médor est obligé de s'écrier :

Ah quel tourment d'aimer sans *espérance - eu*!

La gloire & la victoire à la fin d'une tirade ; font presque toujours la *gloir - eu*, la *vic-toir - eu*, Notre modulation exige trop souvent ces tristes désinances. Voilà pourquoi Quinault a grand soin de finir autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines : & c'est ce que recommandait le grand musicien Rameau à tous les poètes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il est inutile, & peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette prononciation gloir - eu, vic-toir - eu, ailleurs que dans la bouche de nos villageois*. Je n'ai jamais entendu de paysan prononcer ainsi en parlant ; mais ils y sont forcés lorsqu'ils chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale désagréable, & ne peuvent souvent en venir à bout. C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je

Je persiste encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les émuets excepté la nôtre. Les Italiens & les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne sont jamais sensibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'usage de la rime, dont les Italiens & les Anglais se sont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais secouer le joug. Je ne fais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siècles barbares. Mais si je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

Je tiens en fait de langue, tous les peuples pour barbares en comparaison des Grecs & de leurs disciples les Romains, qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut surtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de tems un langage tout composé de brèves & de longues, & qui par un mélange harmonieux de consonnes & de voyelles était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas, sans doute, quand je vous répéterai que le Grec & le Latin sont à toutes les autres langues
du

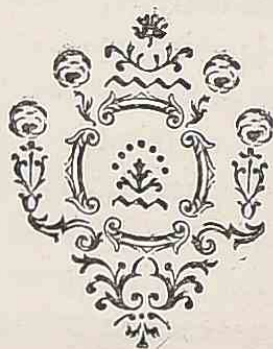
du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu Mr. de la Mothe; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre & le granite nous manquent. Conser-vons la rime; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'ortographe? J'avoue qu'étant très-dévoit à *St. François*; j'ai voulu le distinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* & *Anglais*: il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très-tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez surtout ce style négligé à un Français ou à un François, qui avait, ou qui avoit été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un
peu

peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudroit la lumière de l'Académie pour m'éclairer & m'échauffer ; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement & de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.



E L O G E
DE L'HYPOCRISIE.

MES chers amis il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave soutiens ma faible voix ;
Plus on est lourd , plus on parle avec poids ;
Si quelque belle à la démarche fière ,
Aux gros tetons , à l'énorme derrière ,
Etale aux yeux ses robustes appas ,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté , jeune , fraîche , ingénue ;
S'appelle Hébé ; Venus est reconnue
A son sourire , à l'air de volupté ,
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre ,
Un front hydeux , l'air empesé d'un Cuiestre ;
Un cou jauni sur un moignon panché ,
Un œil de porc à la terre attaché ,
(Miroir d'une ame à ses remords en proye ;
Toujours terni de peur qu'on ne le voye .)
Sans hésiter je vous déclare net
Que ce magot est Tartuffe ou
C'est donc à toi , , que je dédie
Ma très-honnête & courte rapsodie

Sur

Sur le sujet de notre ami Guignard,
Fesse-mathieu, dévot & grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard sur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air assez fantasque,
Par sa jacquette, & je lui criai, Masque,
Je te connais : l'argent & les catins
Sont à tes yeux les seuls objets divins,
Tu n'eus jamais un autre catéchisme.
Pourquoi veux-tu de ton plat rigorisme,
Nous étalant le dehors imposteur,
Tromper le monde & mentir à ton cœur,
Et tout patri d'une douce luxure,
Parler en Paul & vivre en Epicure ?

Le sicophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit,
Que la franchise est toujours dangereuse,
L'art bien reçu, la vertu malheureuse ;
La fourbe utile : & que la vérité
Est un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage.

Je répliquai, ton discours paraît sage ;
L'hypocrisie a du bon quelquefois.
Pour son profit on a trompé des Rois.
On trompe aussi le stupide vulgaire
Pour le gruger bien plus que pour lui plaire.
Lorsqu'il

Lorsqu'il s'agit d'un trône Episcopal,
Ou du chapeau qui coëffe un Cardinal,
Ou, si l'on veut, de la triple couronne
Que selon toi l'ami Belzébuth donne :
En pareil cas peut-être il serait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon.
L'objet est beau, le prix en vaut la peine ;
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne ;
Mais s'imposer le fardeau détesté,
D'une inutile & triste fausseté,
Du monde entier méprisée & maudite,
C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*) se déguise en Chrétien
Pour être Pape, il se conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de Collège,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilège
Il te revient de ton maintien cagot ?
Tricher au jeu sans gagner est d'un sot.
Le monde est fin, aisément on devine,
On reconnoît le caffard à la mine ;
Chacun le hue : on aime à décrier
Un Charlatan qui fait mal son métier.

Mais, convenez que du moins mes Confrères
M'applaudiront.... Tu ne les connois guères ;

(*) *Sixte-Quint* ; il est vrai qu'il fit long-tems semblant d'être humble & doux, lui qui étoit si fier & si dur. Voilà pourquoi M. Robert Covelle dit que Sixte-Quint se déguise en *Chrétien*. Avec sa permission, je trouve cela un terme un peu hardi.

Dans

Dans leur tripot on les a vu souvent
 Se comporter comme on fait au Couvent.
 Tout Pénaillon y vante sa besace,
 Son institut, ses miracles, sa crasse ;
 Mais en secret l'un de l'autre jaloux,
 Modestement ils se détestent tous.
 Tes ennemis sont parmi tes semblables :
 Les gens du monde au moins sont plus traitables ;
 S'ils sont railleurs, les autres sont méchans.
 Crains les siflets, mais crains les malfaisans.
 Crois-moi, renonce à la cagoterie,
 Mène uniment une plus noble vie,
 Rougissant moins fois moins embarrassé ;
 Que ton col tord désormais redressé
 Sur son pivot garde un juste équilibre.
 Lève les yeux, parle en citoyen libre ;
 Sois franc, fois simple ; & sans affecter rien,
 Effaye un peu d'être un homme de bien.

Le mécréant alors n'osa répondre ;
 J'étais sincère : il se sentait confondre.
 Il soupira d'un air sanctifié.
 Puis détournant son œil humilié,
 Courbant en voûte une part de l'échine ;
 Et du menton se battant la poitrine,
 D'un pied cagneux il alla chez Fanchon,
 Pour lui parler de la Religion.

F I N.

233406